

classes agricoles, augmenter leur bien-être et perfectionner leurs produits, on ne s'occupe que des accessoires et peu ou point du principal.

Jusqu'ici, dit l'abbé Méthivier, les zélés du progrès n'ont cherché à perfectionner que le matériel de la ferme, les engrais, les instruments aratoires, les bestiaux, les récoltes. Dans les pompeux programmes et les brillants comptes rendus de leurs solennités agricoles, que voyons-nous? Des bœufs couronnés, des charrues décorées, des fumiers médaillés, des légumes diplômés; mais la charrue, le fumier, les légumes et le bétail ne constituent pas toute la ferme.

Dans la ferme, il y a, par-dessus tout, un grand instrument moral et intelligent qui fait valoir tous les autres: c'est le nombreux personnel de l'exploitation, le maître, sa femme, ses enfants, ses domestiques, ses journaliers, les trente ou quarante ouvriers d'états divers et les trente autres boutiquiers et fournisseurs qui travaillent dans la ferme ou pour la ferme, commercent avec la ferme et vivent par la ferme.

Or, il est évident que la source de l'aisance et le moteur du progrès, c'est l'économie, c'est la sobriété, l'activité, la moralité de ce personnel de la commune rurale.

Ne dites pas: *Tant vaut le bœuf, le cheval, le mouton, tant vaut le terre.* Dites, dites plutôt, comme vos aïeux: *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre.* Noble et véridique adage qui fait dépendre de la dignité de l'homme la perfection des créatures placées sous sa direction.

Si donc vous êtes des hommes de progrès, commencez par prendre des goûts simples, des idées d'ordre, une délicate probité, l'estime de votre condition, le respect de l'autorité et l'amour de Dieu, base et sanction de tous les devoirs.

Déjà vous cultivez avec goût, vous entendez l'élevage du bétail, vous bâtissez avec une parfaite intelligence. Apprenez aussi à cultiver vos âmes, à élever vos enfants et à asseoir l'édifice de votre prospérité sur de solides vertus.

Ce serait une chose monstrueuse si, au milieu de vos belles campagnes, sous vos toits embellis, en présence des progrès industriels, vous gardiez un esprit étroit, une volonté faible, un cœur changeant, une âme sans honneur et sans énergie.

Ce serait de plus une chose périlleuse. Si nous laissons la barbarie descendre dans nos âmes, elle en jaillirait bientôt comme un volcan pour dévaster nos campagnes et anéantir nos fertiles progrès.

Vous voulez user d'une liberté honorable, suivre la voie du vrai progrès et vous procurer un parfait bien-être. En ce cas, fuyez le cabaret, ne vous habituez pas au tabac, ne lisez point de mauvais livres, ne contractez pas de dettes, travaillez et économisez, attachez-vous à la religion, obéissez à l'Eglise et sanctifiez le dimanche.

Sur la carte des sociétés anglaises de tempérance est représenté un tonneau d'eau-de-vie par la bonde duquel sort un squelette armé d'une faux. Ce squelette, emblème de la mort, pourrait servir d'enseigne au cabaret.

Le cabaret ne doit pas être confondu avec l'hôtellerie

où descendent les voyageurs; ni avec l'auberge où le paysan peut descendre quelquefois pour de bonnes raisons et sans de grands inconvénients. Le cabaret est un lieu où l'on se ruine pour boire, où l'on boit jusqu'à s'enivrer, où l'on se ruine pour avoir trop bu.

Tout n'est pas rouge dans le vin; il y a du blanc, il y a du noir, beaucoup de noir: du blanc sur le budget de l'ouvrier; du noir, beaucoup de noir dans sa pauvre vie.

En buvant sans nécessité, on boit bientôt avec excès.

A force de boire, on perd son temps, on perd son argent, on perd l'habileté et l'amour du travail. On arrive à la misère.

A force de boire, l'habitude d'user *plus d'huile que de coton* rétrécit les intestins, irrite l'estomac, agite les nerfs, amène un tic de tremblement et provoque des maladies, telles que pleurésie, fluxions de poitrine et combustion spontanée.

A force de boire, on perd sa raison, on use ses facultés d'esprit et on se fait comme une habitude de démence. Aussi les médecins assurent-ils qu'un tiers des aliénés ne doivent leurs maladies mentales qu'à l'abus des spiritueux. Sans entrer dans les maisons de fous, nous avons tous rencontré de ces buveurs qui servent de jonet aux populations.

A force de boire, on devient intempérant, paresseux, impudique, colère, envieux, orgueilleux, esclave des sept péchés capitaux. Les fables du paganisme parlent d'une magicienne qui offrait à ses hôtes une liqueur dont la vertu mystérieuse les changeait en ours, en loups, en animaux de toutes sortes. Cette magicienne était tout bonnement une cabaretière qui, avec de l'eau-de-mort, changeait les hommes en bêtes.

A force de boire, le père de famille cesse d'aimer son épouse et ses enfants, néglige le soin de sa maison, donne de mauvais exemples, commande avec dureté, s'emporte, frappe ceux qui ne plient pas avec empressement à ses moindres caprices. La mère de famille se désole, se ronge de chagrin dans une solitude pleine de larmes, et meurt prématurément, si tant est qu'elle ne demande pas une distraction aux plaisirs défendus. Les enfants grandissent en l'absence du père et au milieu des douleurs de la mère, s'inspirent de l'un pour devenir de petits ivrognes, de l'autre pour se révolter contre un pouvoir dont ils ont tant à souffrir. "Ah! disait le fils d'un buveur qui frappait sa femme, que je voudrais être grand! je battrais mon père."

A force de boire, on perd la foi, l'espérance et la charité: on devient impie, présomptueux ou désespéré ennemi de Dieu et des hommes. Et cela parce qu'on a entendu quelque imbécile à fin chapeau récriminer contre la religion sous les inspirations de l'esprit du vin. Comme s'il n'y avait pas plus de bon sens pratique, plus de sentiments élevés, plus de saine raison, plus de vraies lumières sous la blouse du campagnard que sous la doctorale importance des demi-savants en redingote.

A force de boire et de perdre l'esprit de la religion, l'esprit de famille, la santé, l'intelligence et les mœurs, on devient l'homme de désordre, ennemi de la société, soldat imbécile du socialisme. On meurt la corde au